

Damayantī

Fantaisie pour Moleskine

Archibald Michiels

Table des matières

Damayantī.....	3
Noces.....	4
Invite.....	5
Tandis qu'il sommeille.....	6
De la pluie et du printemps.....	7
Tentations.....	8
L'occasion.....	9
Poème pour deux.....	10
Poème pour trois.....	11
Jalousie.....	12
Pleins pouvoirs.....	13
Sous la pluie.....	14
Plus haut.....	15
Aveu.....	16
Adolescence.....	17
Je sais aussi.....	18
La Journée du Miroir.....	19
Une feuille.....	20
Éloge du corps.....	21
Ordre.....	22
Invocation.....	23
Conflit.....	24
Victoire.....	25

Damayantī

Serait-il pour moi ?
Vite, un coup d'œil au miroir.
Soupir. Buée. Le portrait s'estompe.
Pareil pour toutes les filles,
une seule exceptée.¹

Elles sont toutes là qui se tiennent, les vierges folles, devant le miroir embué de leurs soupirs où, sottement, elles laissent flotter leurs visages.

Seule l'Élue se voit droite et claire et s'étonne ; et se touchant les lèvres, elle ne sait pas ce qu'elle fait. Mais le miroir redit les paroles qu'elle n'a pas dites.

Le Prince – proche peut-être, qu'en savent-ils tous les deux ? – pense tantôt à un beau mariage avec viandes et carrosses, tantôt à une maisonnette au flanc de la montagne, où il pourrait la garder intacte dans les poèmes qu'il lui écrirait, et qu'elle prendrait pour des lettres.

¹ Il s'agit d'une traduction de traduction. Śrīharṣa, Naiṣadhiya-carita 1.31 in Velcheru Narayana Rao and David Shulman, *Classical Telugu Poetry, An Anthology*, University of California Press, 2002, p.30.

Noces

Finalement ce sont les carrosses et les viandes qui l'ont emporté. Mais dans une poche de son bel habit, il cache un petit moleskine, avec son premier poème : un mot unique, un nom qui ne connaît pas de suite, car s'il l'appelle il la rend impossible : Damayantī.

Ainsi commence, sur le damier des syllabes,
le jeu des accents.

Sera-t-elle aussi patiente
avec les boutons de sa chemise ?

Invite

Le moleskine, cela se sait, a la peau fine, et s'ouvre docilement. Le Prince repousse l'image, charmante certes, mais franchement vulgaire. Cependant Damayantī à l'instant conjurée n'est pas pressée de s'en aller et semble attendre qu'il écrive quelque chose sur la peau fine de la page. « Ma princesse a la douceur de la plume », commence-t-il. Le moleskine rebondit une fois, deux fois, et finit sa course grand ouvert.

L'image était juste – l'amour au soleil, sur la terrasse, dès que le matin l'ordonne.

Tandis qu'il sommeille

Damayantī, tandis qu'il sommeille sous le platane, dérobe pour moi, veux-tu, le petit moleskine. Tu retrouveras tout à l'heure, si tu as confiance en mon métier, sur la grille fine des lignes, la plaine de son ventre balayée de tes cheveux, le puits secret de vos salives mêlées, le sacre muet de l'épée. Laisse-le reprendre force pour bien autre chose que la page blanche. Moi, je ne me plaindrai pas de vos absences. Je suis au service du Verbe : c'est à lui que je demande mes images ; c'est lui qui accorde mes silences.

De la pluie et du printemps

Damayantī, l'amour est trop chaud, trop encombrant ; si on parlait d'autre chose, toi et moi et lui que j'invite, pour autant, cela va de soi, qu'il apporte le petit moleskine.

Du temps qu'il fait, de la pluie et du beau temps,
de l'air trop frais de ce printemps,
du merle et de la merlette qui cependant
font leur nid – on dirait pour la rime, pour le plaisir imparfait
du petit moleskine.

Temptations

Damayantī, un château en Espagne, un duplex sur l'île Saint-Louis, une croisière hauturière ?

Je ne veux rien d'autre que mon Prince, sa déferlante,
comme toi tu ne veux que le petit moleskine, sa page blanche.

L'occasion

Damayantī, le Prince somnole au Jardin. Non, regarde, il dort. En fait il rêve ; et dans son rêve tu suis le pointillé de son désir. Rejoins mes lignes sans appât, où seule ta bonté te mène. Veux-tu que tout de suite, pour plus de discrétion, j'en laisse blanches quelques-unes ?

Voilà. L'excès de silence a réveillé le Prince. Je me console : il aime les mots, lui aussi. Tout le monde aime les mots ; et cherche autre chose.

Poème pour deux

Au Jardin, j'ai un espace réservé, un coin de la table de fer, où déposer et ouvrir le petit moleskine. Je suis vieux désormais, il faut me pousser. Le papier crème de la page et le fin réticulé des carreaux ne suffisent plus. Il faut que ta main de princesse caresse ma tête de crapaud. Il faut que ce que j'écris soit suivi de tes yeux verts. Puis on tourne la page, les pages se tournent.

Poème pour trois

J'oubliais le Prince comme jadis partant en balade j'oubliais la pluie et revenais trempé !

Le Prince, époux légitime (amant d'une nuit, aurait-il moins de droits ?)
lit avidement tout ce qui s'écrit de toi,
et donc aussi le poème, qui se découvre sous mes doigts,
écrit par un, conçu pour deux, et lu de trois
(de qui d'autre encore ? Quelque espion du Prince, au coin d'un bois?)

Jalousie

Damayantī, aujourd'hui je confine le Prince au littéral. Désormais, quand il écrira,
dans le petit moleskine qu'il m'a dérobé, 'loin de tes yeux verts', il le sera, loin de tes
yeux verts, enfermé avec ses Conseillers dans l'absurde losange du Grand Salon, où
je laisserai flotter comme un parfum de complot, tandis que moi, au revers d'une liste
de courses, j'écrirai
'si proche soudain
de tes yeux verts.'

Pleins pouvoirs

Le Prince tout rouge cherche partout le petit moleskine – sauf, bien entendu, là où il se trouve (sur mon coin à moi de la table de fer). La tension monte, les Conseillers s'affairent. Le Gardien de la Paix reprend son titre de Ministre de la Guerre ; pour le Prince on en vient à craindre le pire. Jusqu'à ce que tu le lui tendes et murmures : 'Tu n'as rien à dire de mes yeux verts ?'.

Sous la pluie

Damayantī, le Jardin est beau aussi sous la pluie. Les grosses gouttes rebondissent sur la table de fer (le petit moleskine, le Prince désormais le garde sur son cœur). Je pense à une machine à écrire, Underwood, Olivetti, dont nous n'avons plus usage. Il y en aura bien une quelque part qui écrit ce qui lui chante – exactement ce que je voudrais faire, en toute innocence.

Plus haut

Damayantī, je ne t'ai pas encore donné de souvenir. Tu habitais vraiment une maison dans la montagne ? Petite vue d'en bas mais, dès qu'on arrivait sur l'aire, spacieuse et claire, surtout ta chambre lumineuse où parfois l'été un bourdon impatient et distrait venait se perdre ; alors tu riais et tu lui disais : 'tu me prends pour une fleur ?'

Aveu

Tes conversations avec le bourdon étaient parfois un peu plus longues. Car à qui confier qu'on se verrait bien en princesse, pour de bon ? Au miroir, certes, mais il acquiesce trop vite, et sans conviction. Le bourdon, lui, émet des objections ; parfois aussi quelque conseil pratique. Puis il sort par où il est entré, naturellement. Cela somme toute est assez encourageant.

Adolescence

Le miroir grandit avec toi. Il fait ce qu'il peut pour te rassurer mais toi, la plus jolie fille que je connaisse (le Prince bougonne dans son coin), oui, la plus jolie fille que je connaisse, tu te trouves moche comme une cruche et absolument toutes les autres plus belles que toi. Enfin le miroir esquisse l'ébauche d'un sourire. Tu viens de te souvenir d'un conseil du bourdon.

Je sais aussi

Je n'ai pas tout dit. Je sais aussi que le Prince s'appelle Nala et que l'oiseau qui n'a pu se passer de te désigner à son attention, une oie captive blanche et stupide, revendique la propriété du verbe *marcher*, rien de moins, au prétexte qu'elle n'a jamais fait que ça (à ce compte *aimer* me revient de plein droit). Je ne t'apprends rien, Damayantī, mais je te vois sourire. Jamais savoir ne me servit aussi bien.

La Journée du Miroir

La Journée du Miroir, comme on dit *La Journée du Guichet*, matin mémorable où les miroirs se lassèrent de mentir. 'Tes joues sont éteintes, tes seins sont trop lourds'. Damayantī, toi seule n'as pas de question. Tu te contentes de sourire. Et c'est le sourire du Prince qui te répond. Il est debout derrière toi, à ta droite dans le miroir.

Une feuille

Une feuille, on dirait doucement, se détache et va se poser sur la peau de l'étang, obstinément (oh ne crains rien pour le petit moleskine ; le Prince le tient séquestré et, poète aguerri à présent, plus ne biffe ni ne rature). Moi, je perds une feuille pleine de remords et d'hésitations.

Éloge du corps

Damayantī, le corps est une offrande plus précieuse et plus pure que l'âme, que comme tant d'autres j'ai grise. La robe se lessive, le corps se lave, retrouve son goût et son odeur, tandis que l'âme cherche en vain l'eau d'un second baptême.

Ordre

Damayantī, cette nuit, j'ai rêvé que je rêvais. Comme les fenêtres avaient grandi ! Nous étions assis sur l'eau, où on s'enfonçait à peine. Seul le Prince portait un habit, et récitait des poèmes. Moi, j'avais pris congé de la langue ; je rangeais mes mots à leur place dans le dictionnaire.

Invocation

Damayantī, toujours les syllabes de ton nom ouvriront mon poème. Elles habitent avec toi la montagne, le vent là-haut les porte sur ses ailes légères.

Habitaient ; elles n'ont eu d'autre choix que de descendre au palais et traversent en hâte les chambres vides où elles sonnent tristes et se sentent étrangères.

Au Jardin si elles avaient des yeux elles se désoleraient de voir nue la petite table de fer.

Conflit

Damayantī, ça ne te fait donc rien de voir le Prince, qui croit le tenir sur son cœur, assis sur le petit moleskine, à ma place à la table de fer ? Il sent des courants qu'il ne peut capter mais dont sa jalousie mesquine veut me priver. Et toi, Damayantī, qu'est-ce que tu me suggères ? D'aller m'asseoir au bord de l'étang, et compter les têtards ?

Victoire

Le Prince s'est rendu et m'a rendu le moleskine. Je passerai quelques heures à feuilleter les pages remplies de petits carreaux.

Puis j'écrirai les trois mots de tes yeux verts.

Je déteste les blasonneurs.